

BABY FARMER

DU MÊME AUTEUR

Littérature

Basse lumière, Filigranes, 2018

Histoire souterraine, Le Rouergue, 2017

Fond de l'œil, Le Rouergue, 2015

Photographie

Demeure, photographies (textes de Sylvie Gracia), Hartpon, 2018

Incidences, photographies et textes, Filigranes, 2015

Les Oiseaux favorables, photographies (texte de Stéphane Bouquet),
Les Inaperçus, 2014

Après tout, photographies & textes, Le Caillou bleu, 2012

Saccades, photographies & textes, Yellow Now, 2009

AMAURY DA CUNHA

BABY FARMER



PLEIN JOUR

Photo de page de titre: Minnie Dean en 1872 © New Zealand Graphic

© *Plein Jour*, 2021
www.editionspleinjour.fr

Les livres *Plein Jour* sont commercialisés
en partenariat avec la S.N. Éditions Anne Carrière

ISBN : 978-2-37067-059-5

Pour Janice

«Naître femme, dans ces conditions,
c'est directement la mort.»
Peter Handke

CHAPITRE 1
DANS LA BOÎTE À CHAPEAU

30 avril / 4 mai 1895

Minnie l'a promis à son mari: ce bébé-là, elle ne l'adoptera pas. Elle veut seulement aider à lui trouver une famille d'accueil. Baby Carter ne rejoindra pas les cinq autres bambins du cottage – petits bâtards qu'elle recueille discrètement pour quelques pennies et à qui elle donne son nom de femme respectable. Ces enfants conçus hors mariage effraient une société de colons puritains obsédés par le péché de fornication. Malgré un ordre moral rigoureusement victorien, il est difficile d'empêcher leur prolifération. Un quotidien de l'île du Sud en Nouvelle-Zélande rapporte qu'en 1890 «ce pays est submergé par un nombre incroyable de bâtards. Les jeunes filles flirtent avec des garçons sauvages, elles sont à leur merci. Que Dieu les protège».

Qui dès lors prendra soin de l'illégitime Dorothy Edith Carter, sinon Minnie? La grand-mère de la fillette, âgée seulement de 10 mois, a déjà quatorze enfants sous sa responsabilité, et c'est bien trop. Elle doit se séparer de la petite dernière qui lui coûte de l'argent et qui nuit à sa réputation, puisqu'elle appartient à sa famille. Pour ce faire, elle a pris contact avec Minnie, qui publie depuis six ans ses petites annonces dans les journaux pour proposer ses services d'adoption. «Femme mariée respectable, sans

enfants en bas âge, cherche un ou plusieurs jeunes enfants à élever, ou bébé à adopter. Maison très confortable à la campagne, conditions de paiements avantageuses», peut-on lire dans le *Southland Times* à la date du 8 avril 1895.

Minnie Dean est *baby farmer*. Mère adoptive, mère de substitution, nurse, gouvernante, rien n'est tout à fait clair. Ni ses motivations ni sa fonction. *Baby farmer*, c'est avant tout son métier, son gagne-pain, mais sans doute aussi plus que cela – un devoir qu'elle accomplit non sans tendresse, non sans amour. Minnie prend l'argent en échange de la garde des bébés (des sommes tout à fait confortables), mais elle leur offre aussi son nom de femme mariée. *Baby farmer*, ça n'existe que dans les mots désagréables des autres. En français, cette expression n'a pas d'équivalence. On pourrait la traduire par «fermière de bébés», mais ça ne veut pas dire grand-chose, et puis cette image est un peu terrifiante. Nourrice ? Nounou ? Là, au contraire, ces mots sont trop doux, rassurants. On gardera alors l'expression dans sa version originale, bien plus obscure et bizarre : *baby farmer*.

C'est en 1867 que ce terme fut utilisé pour la première fois en Angleterre. On le trouve dans un article publié dans le *British Medical Journal* à propos de quatre enfants gardés par une nourrice et qui furent retrouvés morts. Si rien ne prouvait que cette femme les avait assassinés, le journal insinuait cependant qu'une *baby farmer* néglige forcément les bébés dont elle a la charge «jusqu'à leur mort», cette affaire le confirmait. Un autre journal anglais* publia trois ans plus tard un article encore plus accablant. Selon cette revue, à cause de ces nourrices, «des dizaines de bébés sont envoyés littéralement comme des agneaux

* *Islington Gazette*, du 15 juillet 1870.

à l'abattoir». On peut lire, dans cet article plein de haine et d'effroi, que ces femmes «sont des harpies dans lesquelles toute étincelle de féminité s'est éteinte depuis longtemps» et que cette «affreuse race de sorcières doit être exterminée». En Nouvelle-Zélande, si cette réputation infâme n'est pas encore arrivée, on regarde quand même ces femmes d'un mauvais œil. On les moque, on s'en méfie, on les évite. On n'élève pas des enfants comme des cochons, même engendrés par des porcs. Mais si Minnie est mal vue et mal aimée dans sa communauté, elle arrange cependant de nombreux petits problèmes familiaux. Alors on la tolère, de loin, de près. On saura toujours vers qui se tourner en cas d'un accident de la vie.

En 1895, Minnie Dean est une femme de 51 ans, pragmatique et prudente. Avant de faire affaire pour recueillir le nourrisson Dorothy Edith Carter, elle a correspondu avec Mme Izett (l'intermédiaire de la grand-mère) pour clarifier les choses. Elle a exigé que son voyage en train lui soit payé d'avance et promis qu'elle s'occuperait elle-même de la paperasserie pour l'adoption. Elle assure que les parents de la petite Carter ne connaîtront jamais son identité. Aucun risque de ce côté-là, elle signe ses lettres sous un pseudonyme : Mrs Gray. Dans sa réponse du 28 mars, Mrs Izett accepte les conditions de Minnie, mais lui parle surtout de cette enfant «à la peau très claire avec de beaux yeux foncés». Elle tient visiblement à ce que Minnie connaisse sa toute petite histoire. Et si elle lui fournit des détails précis, c'est sans doute pour humaniser cette étrange transaction. «Sa mère était une fille très douce qui n'avait jamais eu de problèmes dans la vie, explique-t-elle. Son extrême douceur est l'unique cause de la naissance de cette enfant. Elle a tellement souffert de cette situation que l'enfant est

plus petite qu'elle ne l'aurait été si elle était née dans des circonstances plus heureuses*.» Minnie répond en jurant devant Dieu qu'elle fera son possible pour que cette petite fille devienne une femme «bonne et utile».

Le rendez-vous pour chercher l'enfant est prévu dans un hôtel de Bluff, ville portuaire à 60 kilomètres de Winton, où vit Minnie. Il n'y a qu'une petite île qui sépare Bluff de l'Antarctique. Fin avril aux antipodes, c'est le milieu de l'automne glacé par le vent polaire dans une région austère, repaire des chasseurs de phoques et de baleines. Tôt le matin, Minnie, accompagnée de Margaret Cameron (sa première fille adoptive âgée de 15 ans), quitte The Larches : un cottage qui comprend seulement trois pièces, isolé au milieu d'un pré entouré de sapins dans lequel, avec son mari Charles, elle élève ses cinq enfants adoptés, tassés les uns contre les autres ; ce qui n'empêche cependant pas Minnie de vouloir agrandir la tribu.

Elle ne voyage toujours qu'en 1^{re} classe. Elle n'a pas beaucoup d'argent, mais ce modeste privilège lui donne la sensation d'être une femme du monde, presque une bourgeoise, le temps d'un voyage. Et puis les trains, pour Minnie, c'est une passion qui vient de loin. Est-ce parce que son père conduisait des locomotives en Écosse quand elle était enfant que ces voyages lui apportent aujourd'hui des bouffées de souvenirs ? Nous n'en savons rien. En tout cas, la vitesse de ces machines importées d'Amérique lui permet d'échapper à la vie immobile. Minnie est amoureuse du mouvement, du changement.

* Correspondance entre Minnie Dean et Mrs Izett extraite du dossier d'instruction conservée aux Archives nationales de Wellington.

Arrivée dans un hôtel de Bluff, par prudence, elle a demandé à Margaret d'accueillir l'enfant et son accompagnatrice à la réception. Elle les attendra dans une chambre à l'abri des regards. À 10 heures du matin, tout le monde se retrouve. La petite Carter et sa grand-mère (qui a pris la place de Mrs Izett, l'intermédiaire) ont rejoint Christchurch à bord du *Manapouri*, un bateau à vapeur qui a vogué pendant six ou sept heures.

Dès que Minnie aperçoit l'enfant, elle s'extasie sur la beauté de ses mains. Elle dit haut et fort que Baby Carter va bientôt vivre dans une maison confortable et qu'elle pourra boire tout le lait qu'elle veut. On ne s'attarde pas trop longtemps dans la chambre, la grand-mère confie le bébé et des affaires de rechange à Minnie, elle la paiera ultérieurement, et les voilà reparties. Sur le chemin de la gare, agitée par ces émotions et secouée par la traversée en bateau, la petite Dorothy Edith Carter ne cesse de pleurer. Minnie redoute de voyager avec une pleureuse qui risque d'attirer l'attention sur elles. Ses affaires, si elles ne sont pas illégales, doivent cependant rester discrètes. Dans un petit pays où tout le monde épie tout le monde, personne n'est à l'abri de la calomnie, de la disgrâce. Un faux pas, et on vous tombe dessus. Minnie a remarqué depuis quelque temps un vendeur de journaux qui traîne dans les gares et qui la regarde de travers. Pour l'éviter, elle monte à l'arrière du train, elle traverse un wagon pour rejoindre la 1^{re} classe, installe confortablement le nourrisson, qui ne cesse de pleurer.

Après ces années d'élevage de bébés, Minnie sait y faire avec les pleurnicheuses. La solution s'appelle le laudanum. C'est un sirop à base d'opium qui a de nombreuses vertus, comme celle de faire dormir les bébés. À midi, avant de prendre le train, elle s'est rendue chez le pharmacien

de Bluff, Mister Froggat. Comme le laudanum est un médicament potentiellement dangereux, le commerçant l'a mise en garde. Minnie a plaisanté avec lui, non, elle n'a pas l'intention de se droguer ou de se tuer avec ce sirop. Elle veut juste pouvoir rentrer chez elle en silence. Et promis, elle fera boire au bébé des quantités très raisonnables. Pour 6 pennies, Minnie achète une bouteille, le pharmacien lui donne un reçu, qu'elle signe sous le nom de Mrs Gray. Six cuillères à soupe, tout de même, soit deux fois la dose prescrite. De quoi avoir la paix pendant le voyage du retour. La petite fille sombre quand le train quitte la gare de Bluff.

Dans sa lettre écrite depuis sa prison, quatre mois plus tard, Minnie Dean évoquera son amour inconditionnel pour ce sirop : « J'ai toujours donné du laudanum aux enfants pour qu'ils se taisent en voyage. Je ne pourrais pas m'en passer, car un enfant qui pleure est une telle gêne pour les autres passagers. Et il y aurait eu des commentaires et des questions auxquelles je n'étais pas toujours disposée à répondre* . »

Une fois rentrée au cottage à Winton, Minnie donne son bain à Baby Carter et, car les cris ont repris, encore plus de laudanum. Toujours plus de laudanum, moins de cris, et la voilà qui s'endort. Minnie doit maintenant rassurer son mari grincheux, qui n'en peut vraiment plus. Cinq enfants au cottage, deux vaches, un cheval, des cochons, quelques chèvres, des poules, c'est trop. On ne peut pas accueillir ici toute la misère du monde, même pour de l'argent. Mais Charles Dean n'est pas d'humeur à rouspéter. C'est un fermier en faillite dont les prés ont été récemment saccagés

* Dernière déclaration de Minnie Dean, Archives de Wellington.

par des lapins qui ont mangé les touffes d'herbes jusqu'aux racines. Comme le couple n'arrive plus à payer à temps le loyer, pour se venger, le propriétaire du cottage a décidé de les priver de leurs arbres fruitiers. Il les a arrachés pendant la nuit pour les replanter dans son enclos. Dans ce climat d'insécurité, les lubies de sa femme, Charles Dean, ça le dépasse un peu. Minnie a dû, malgré tout, trouver les mots pour le rassurer, et même s'ils ne sont pas vrais, ce n'est pas grave, elle ment toujours pour la bonne cause. Il faut imaginer une voix douce, déterminée. Un débit de paroles qui va très vite, comme si elle voulait noyer le poisson, embrouiller son mari pour retourner au plus vite à ses activités. «Je te le promets, cette petite ne restera pas chez nous. Après-demain, je prends le train pour Gore, je lui ai trouvé une nourrice.»

Le matin du départ, Minnie prépare ses affaires de voyage : des gants, un mouchoir, un morceau de toile cirée, trois petits morceaux de pain, du beurre pour le bébé, des serviettes, un magazine, *The Family Reader*, ses lunettes rondes, et sa boîte à chapeau, vide, peut-être a-t-elle prévu de faire quelques emplettes. Avant de partir, elle a donné un biberon de lait chaud à la petite Carter ainsi qu'une bonne dose de laudanum à titre préventif. Elle s'est d'ailleurs assoupie. Margaret aide sa mère adoptive à porter tout son petit bazar jusqu'au train, compartiment de 1^{re} classe dans l'Invercargill-express de 9 h 12 en direction de Dipton.

Minnie jubile en secret, car elle seule connaît la raison de son voyage : aller chercher un autre enfant. Il lui en faut toujours plus. Ces pauvres petits bâtards poussant comme de la mauvaise herbe, il y en a toujours assez dans le pays pour enrichir sa collection. Dans quelques heures, elle adoptera Eva Hornsby qui a moins d'un mois, la fille d'une

mère célibataire de 16 ans. C'est encore la grand-mère qui s'est occupée de tout. Elle a repéré dans le *Southland Times* l'annonce de Minnie, elles se sont mises toutes les deux d'accord pour l'adoption. Minnie touchera 10 livres, s'engage à la baptiser, à lui donner son nom. «Je veux que l'enfant soit à moi, à moi seule», précise-t-elle. Dans cette correspondance, son nom de plume, ce n'est pas Mrs Dean ni Mrs Grays, mais l'identité d'une nouvelle femme : Mrs Cameron. On n'est jamais trop prudente. Si Minnie est très organisée, elle n'est pas à l'abri d'un couac. Ce jour-là, la correspondance ferroviaire entre Dipton et Lumsden n'est pas assurée. Minnie Cameron envoie un télégramme à la grand-mère pour la prévenir de son retard, elle décide de passer l'après-midi à l'hôtel en attendant le train suivant. Cet arrêt imprévu ne tombe pas si mal : baby Carter n'est pas en forme, et Minnie meurt de faim.

Au personnel de l'hôtel, Minnie Cameron dit venir d'Australie et qu'elle vient d'interrompre son voyage, car sa fille est malade. «Nous arrivons de Melbourne, ni moi ni mon enfant n'avons mangé depuis une semaine*.» Elle commande du corned-beef, des pommes de terre, des carottes, et du pudding à la confiture pour l'enfant. Puis elles partent toutes les deux se reposer dans la chambre. Les pleurs du bébé résonnent dans les couloirs de cet hôtel désespérément vide. À 20 heures, Minnie quitte les lieux en direction de la gare. La petite Carter ne pleure plus, mais gémit sourdement. Minnie entre dans un compartiment désert, pose l'enfant sur la banquette et la boîte à chapeau sur un coussin. Après le passage du contrôleur, elle retire son manteau pour envelopper l'enfant et le protéger des courants d'air.

* Propos de Minnie Dean rapporté par le propriétaire de l'hôtel lors de son procès.

C'est au moment où Minnie serre Dorothy Edith Carter contre sa poitrine qu'elle comprend que quelque chose s'est passé. Un drame qu'elle n'a pas vu venir. La petite fille ne bouge plus. Sa peau est gelée, elle ne respire plus. Dorothy Edith Carter est morte. Depuis quand ? À cause de quoi ? Minnie ne doit pas paniquer. Elle pourra réfléchir, pleurer, mais plus tard, quand elle sera sortie d'affaires, surtout pas maintenant. La nuit est sinistre, pratique. Dans l'obscurité, quelques minutes avant que le train ne s'arrête en gare de Lumsden, Minnie fait entrer ce minuscule cadavre dans la boîte à chapeau, qu'elle sangle très fermement. Descendue sur le quai, elle croise un gamin de 13 ans, à qui elle tape sur l'épaule pour lui demander de prendre son bagage. Minnie lui promet même une petite pièce. Arrivée à l'hôtel, elle refuse le thé qu'on lui propose, monte directement se coucher. La femme de chambre qui porte la boîte à chapeau la trouve un peu lourde pour une boîte à chapeau.

Enfin seule, Minnie s'écroule sur son lit, comprend ce qu'il vient de se passer. « Quand je suis entrée dans la chambre, j'ai sorti le bébé de la boîte, je l'ai posé sur mon lit, aucun sommeil ne visita mes yeux cette nuit-là* . »

Le lendemain matin à 10 h 50, elle quitte l'hôtel, aidée par un employé, qui porte ses affaires jusqu'au train. Elle a rendez-vous à Milburn avec Mrs Hornsby et la petite Eva. Minnie doit reprendre ses esprits après cette nuit atroce passée aux côtés d'un enfant mort. Il faut aller de l'avant, continuer le voyage, mais Minnie est fébrile. La vitesse du train allège peut-être un peu toutes ses mauvaises

* Extrait de la lettre posthume de Minnie Dean, conservée aux Archives nationales de Wellington.

pensées. Il y a trop de pesanteur dans sa tête et dans cette boîte à chapeau. À la gare de Clinton, elle la dépose à la consigne, elle la récupérera plus tard. Elle se sent sans doute un petit peu plus légère. Penser à l'enfant d'après lui ferait presque retrouver le sourire. «Mrs Horsnby? Mrs Cameron?» Sur le quai de la gare de Milburn, les deux femmes se reconnaissent instantanément. Inutile de perdre son temps en paroles inutiles. Minnie est pressée, elle a hâte de repartir dans l'autre sens pour retrouver sa famille. La grand-mère lui confie le bébé, un biberon, du linge de rechange enveloppé dans du papier journal et les 10 livres convenues. Le train de Minnie repart aussitôt, s'arrête à Clarendon. Elle sort du côté des rails pour éviter d'être vue : le vendeur de journaux pourrait bien rôder sur le quai. La nuit commence à tomber ainsi qu'un redoutable crachin tourmenté par le vent.

Minnie Dean part se réfugier sous un abri en bordure du quai. Baby Hornsby pleure, Minnie n'a pas fermé l'œil la nuit dernière, elle doit cependant retrouver ses esprits. S'organiser, récupérer surtout la boîte à chapeau à Clinton avec la petite morte dedans, trouver un hôtel pour la nuit. Chaque chose en son temps. Mais depuis deux jours, le temps lui échappe. Rien ne se passe comme prévu. Sous l'auvent, les pleurs d'Eva Hornsby deviennent alarmants. Elle crie, de plus en plus fort. Minnie sort la tétine du sac noir, moins efficace que le laudanum oublié dans la boîte à chapeau. Elle s'en remet au biberon laissé par la grand-mère, mais le lait est glacé. Minnie impuissante maudit Mrs Hornsby.

«Le moins qu'elle puisse faire aurait été de me laisser une bouteille chaude pour l'enfant. Elle savait très bien que je

voyagerais un certain temps avant de pouvoir lui offrir une boisson chaude* .»

Elle étale son châle rouge sur un banc pour y étendre la petite. À peine a-t-elle le temps de se relever que le bébé chancelle, dégringole, tombe brutalement sur la terre battue. Minnie se précipite pour le ramasser, s'agenouille, mais trop tard, l'enfant ne bouge plus. Baby Hornsby est morte. Asphyxie? Trauma crânien? Ah non, pas encore une fois! C'est l'enfer dans la tête de Minnie, qui préfère agir et ne pas réfléchir. Elle enroule le corps dans son châle comme une momie, le cache sous son manteau de laine. Elle reprend un train jusqu'à Milton, où elle récupère la boîte à chapeau laissée ce matin à la consigne. Seule dans le compartiment, elle estime qu'elle est assez profonde pour accueillir un deuxième corps. Elle l'ouvre, dépose Eva, qui rejoint Edith, ferme la boîte, la sangle, l'enroule dans son châle. À 21 h 30, Minnie arrive à Clinton, passe la nuit dans une pension de famille tenue par Mr et Mrs McKay. Avant d'aller se coucher, cette fois, elle ne refuse pas de prendre une tasse de thé dans la salle à manger. Sur la chaise vide en face d'elle, elle a déposé la boîte à chapeau, qu'elle ne perd pas des yeux.

Au petit déjeuner, qu'elle prend dans un hôtel de Mataura, un village traversé par une rivière où coule une eau glaciale venue des Southern Alps, Minnie est éblouie par les fleurs autour d'elle. Des marguerites, des pensées, des cloches de Canterbury, des œillets. Comme elle ne manque jamais de toupet en toutes circonstances, Minnie demande à la patronne si elle peut en ramener chez elle. On lui accorde très gentiment cette faveur. Le jardinier enveloppe les fleurs

* *Ibid.*

dans du papier journal, cadeau de la maison. Minnie les fait entrer dans la boîte à chapeau. Il lui reste encore du temps avant de reprendre le train. Et les 10 livres données par Mrs Hornsby lui donnent des envies de shopping. Elle achète une chemise blanche pour son mari Charles, la même robe pour Margaret (sa première fille adoptive) et pour elle. Après le déjeuner, elle prend l'Invercargill-Express qui s'arrête à Winton à 18 heures. Comme prévu, Maggie l'attend à la gare, lui donne un coup de main pour tout son petit bazar, constate que la boîte à chapeau est très lourde à porter. « Oh mais c'est parce qu'il y a beaucoup de fleurs, de plantes, et de terre à l'intérieur », lui dit Minnie. Arrivée au cottage, elle demande à Margaret de la laisser à l'entrée, car elle pourrait salir. Dans la soirée, Minnie la cache sous le lit. Et quand tout le monde s'est enfin endormi, elle enterre le corps des enfants dans le jardin. Carter emmaillotée dans un morceau de toile cirée, le corps d'Hornsby toute nue dans la terre. Minnie prend le soin de dissimuler la sépulture sous un parterre d'œillets. Après les trains, le jardinage est sa deuxième passion. L'automne est la saison idéale pour planter des fleurs dans une terre encore molle.

*Cet ouvrage a été imprimé par
Présence Graphique à Mont
pour le compte des éditions Plein Jour
16 bis, rue d'Odessa, Paris XIV^e
en janvier 2021*

Dépôt légal: janvier 2021
N° d'édition: 1016 – N° d'impression:
Imprimé en France